

Katarina V. Melić¹
Université de Kragujevac
Faculté des Lettres et des Arts
Chaire d'études romanes
Orcid: 0000-0003-3164-5533

D'UN HOMME QUELCONQUE À UN BOURREAU : LA MORT EST MON MÉTIER DE ROBERT MERLE

Les monstres existent, mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux ; ceux qui sont plus dangereux, ce sont les hommes ordinaires, les fonctionnaires prêts à croire et à obéir sans discuter.

(Primo Levi)

La parole du bourreau nazi est rare dans la littérature. Bien avant Jonathan Littel ou Laurent Binet, Robert Merle publie en 1952, en pleine période d'amnésie collective, un roman *La mort est mon métier* qui passe assez inaperçu : il est jugé comme politiquement incorrect pour deux raisons : il remet en cause les « interdictions » majeures – écrire de la poésie après Auschwitz, fictionner les camps et présenter un récit qui n'est pas celui d'un témoin survivant, mais d'un bourreau. Cette étude a pour but d'analyser pourquoi Robert Merle donne la parole au bourreau nazi, Rudolf Hoess/Rudolf Lang, commandant du camp de concentration d'Auschwitz. Dans son portrait du bourreau, Merle anticipe le concept de la « banalité du mal » d'Hannah Arendt. Sa représentation du bourreau ne correspond pas au stéréotype du SS monstrueux et démoniaque : nous verrons dans notre analyse que, dans l'autobiographie fictive de Rudolf Hoess, Robert Merle adopte le point de vue du bourreau et fait un portrait en contre-exemple, celui d'un homme banal, ambitieux, dénué de sentiments et d'empathie, grimpant les échelles du parti nazi pour devenir un des architectes de la « solution finale » de la question juive.

Mots-clés : Bourreau, banalité du mal, nazisme, *Zone d'intérêt*, *La mort est mon métier*, Robert Merle, Rudolf Hoess, Auschwitz, solution finale, responsabilité

La sortie du film « La Zone d'intérêt »² (Jonathan Glazer, 2023) qui est une adaptation très libre du roman éponyme de Martin Amis, a renouvelé l'intérêt sur les bourreaux nazis. La « Zone d'intérêt » est le terme qui désignait, dans le langage du nazisme, la zone de 40 km² qui entourait le camp d'Auschwitz, en Pologne. Dans ce film, Jonathan Glazer montre le quotidien de la famille

1 katarinamelic@yahoo.fr

2 Le roman de Merle est porté à l'écran en 1977 en Allemagne, par le réalisateur allemand Théodor Kotulla sous le même titre.

Hoess, la vie domestique, les fêtes et le jardin fleuri, en laissant le camp hors champ alors que leur maison est littéralement adossée au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz, où moururent plus de 1,1 million de personnes, dont la grande majorité étaient des Juifs. Rudolph Hoess mène une vie de rêve : un mariage heureux, une ascension professionnelle constante, une vie mise au service de son pays... Glazer opte pour un point de vue qui invite à s'interroger sur la banalité du mal. Il choisit de figurer le mal par son absence, l'horreur par son hors champ, parce qu'elle n'existe pas aux yeux de ses personnages. Il montre ce que les gens extérieurs aux camps pouvaient percevoir à l'époque : le bruit et la fumée des trains et des fours crématoires, les ordres hurlés, les aboiements des chiens.

Toutefois, ce n'est pas la première fois que le bourreau nazi a la première place. La rentrée littéraire française 2006 a été marquée par le phénomène des *Bienveillantes* de Jonathan Littell. Ce roman, récompensé par le Prix Goncourt et par le Grand Prix de l'Académie française, rencontre un incroyable succès en librairie puisqu'il se vend à plus de 700 000 exemplaires dès sa première année de parution en France. Dans un récit rétrospectif, Littell raconte les atrocités nazies du point de vue d'un bourreau de la Seconde Guerre mondiale, et non pas de celui des victimes, ce qui présente un double scandale : se remémorer le génocide des populations juives européennes par le biais des bourreaux peut être perçu comme une insulte à la mémoire des victimes et le faire par le biais de la fiction en présente une seconde. L'ouvrage de Littell consacrerait, selon Charlotte Lacoste, l'ère du bourreau en début du XXI^e siècle.

Bien avant, c'est un autre roman, celui de Robert Merle, *La Mort est mon métier*, qui raconte, pour la première fois, en 1952, l'Holocauste du point de vue du bourreau.

LA MORT EST MON MÉTIER

Il y a eu sous le Nazisme des centaines, des milliers, de Rudolf Lang.

En 1952, Robert Merle publie *La Mort est mon métier*³, un roman qui relate, à la première personne, la vie de Rudolf Lang devenu commandant d'Auschwitz. Merle identifie explicitement son protagoniste dans la préface : « Rudolf Lang a existé. Il s'appelait en réalité Rudolf Hoess et il était commandant du camp d'Auschwitz » (Merle 1972 : I). Pour écrire ce roman, Merle a utilisé les notes du psychologue américain Gustave Gilbert prises dans la prison de Nuremberg et les documents du procès de Nuremberg. Le roman de Merle, passé relativement inaperçu lors de sa parution en 1952, est réédité – avec succès – en 1972. Dans la préface de l'édition de 1972, l'auteur revient sur les circonstances qui ont accompagné la sortie en 1952 et avoue

3 Merle pense d'abord donner à son roman le titre *Un homme quelconque*, puis *Un homme de demain* avant de se décider pour *La mort est mon métier*. (Badiola Dorransoro 2015 : 45-46). Que le métier de Lang soit devenu l'essence même de Lang est précisé quand Lang fait part du succès des premières expériences avec le gaz : « La mort avait fait son œuvre. » (Merle 1972 : 272). Lang est devenu la mort.

avoir écrit « un livre à contre-courant » (Merle 1972 : I) à un moment où, dans l'immédiat après-guerre, les témoins et les survivants des persécutions n'étaient guère entendus et le grand public assez indifférent aux récits sur les camps de concentration et d'extermination⁴. Il n'est par conséquent « pas étonné par l'accueil que [lui réserve] la critique. » (Merle 1972 : I) Les Français ne sont pas prêts pour une telle publication. L'auteur déclare n'en garder aucune « amertume » dans la mesure où le livre « n'a pas manqué de lecteurs. Seul leur âge a varié : ceux qui le lisent maintenant [1972], sont nés après 1945. Pour eux, *La Mort est mon métier*, 'c'est un livre d'histoire' » (Merle 1972 : I). Peter Kuon remarque que « l'originalité de Robert Merle, à vrai dire peu apprécié à l'époque, consist[e] à adopter pour la première fois le point de vue d'un bourreau. » (Kuon 2010 : 175)

Quel est le rapport exact entre Rudolf Lang et Rudolf Hoess ? Quand et comment intervient la littérature ? L'auteur donne une réponse partielle à cette question dans la préface, où il distingue clairement entre les deux parties de son livre : la première est une recreation imaginative de la vie de Rudolf Hoess, d'après le résumé des conversations entre le commandant et le psychologue américain Gustave Gilbert, et la deuxième, basé sur les dossiers de Nuremberg, retrace la mise au point du camp d'extermination. Sur ce point, l'ouvrage ressemblerait à un livre historique :

La première partie de mon récit est une re-création étoffée et imaginative de la vie de Rudolf Hoess d'après le résumé de Gilbert. La deuxième – où, à mon sens, j'ai fait véritablement œuvre d'historien – retrace, d'après les documents du procès de Nuremberg, la lente et tatonnante mise au point de l'Usine de la Mort d'Auschwitz. (Merle 1972 : II).

« Recreation étoffée et imaginative » de la vie du commandant selon l'auteur, le roman explore le stéréotype du bourreau nazi par le biais d'une mise en scène spécifique.

Décoré de la Croix de Fer pour son engagement lors de la Première Guerre mondiale, Hoess devient membre du parti nazi en 1922 et de la SS en 1934. Vite promu pour être affecté au camp concentrationnaire de Dachau, il se familiarise avec les sanctions répressives infligées aux détenus. Il est transféré ensuite à Sachsenhausen en adjoint de camp, fonction qu'il assure de 1938 jusqu'en mai 1940 quand il est nommé commandant d'Auschwitz en Pologne. Il dirige le camp pendant trois ans et demi, jusqu'en décembre 1943. Sous son commandement, le complexe s'agrandit et le programme d'extermination est implémenté. Hoess n'est arrêté que le 11 mars 1946, après que son épouse a révélé à l'armée britannique sa cachette en Flensburg, où l'ancien commandant menait une vie d'agriculteur sous le faux nom de Franz Lang. Il comparait à Nuremberg, le 15 avril comme témoin dans le procès d'Ernest Kaltenbrunner ; Hoess⁵ confirme que dans le camp d'Auschwitz, des exécutions massives

4 Voir Rouso (1990), Sapiro (1999).

5 Entre octobre 1946 et avril 1947, en attendant son procès dans la prison de Cracovie, Hoess rédigea ses mémoires. L'idée lui est suggérée par Stanislaw Batawia, chargé d'établir le profil psychologique de l'accusé, et par le procureur général Jan Sehn. Le manuscrit est publié en

avaient eu lieu à partir de 1941 dans le cadre de la « solution définitive de la question juive ». Le 25 mai, il est remis aux autorités polonaises pour être condamné à mort et exécuté par pendaison le 16 avril 1947 sur le lieu de ses crimes, tout près du crématorium d'Auschwitz I. (Decrop in Hoess, 2005)

Afin de comprendre la possibilité d'un crime aussi monstrueux et total que l'extermination d'un peuple, Merle décide de ramener le problème du génocide aux hommes qui ont été prêts à l'exécuter. Rudolf Lang représente tous les nazis qui ont participé à la mise en place de la solution finale sans jamais se poser de questions : « Ce qui est affreux et nous donne de l'espèce humaine une opinion désolée, c'est que, pour mener à bien ses desseins, une société de ce type trouve invariablement les instruments zélés de ses crimes. C'est un de ces hommes que j'ai voulu décrire dans *La Mort est mon Métier*. » (Merle 1972 : III)

La vérité du génocide, « à peine croyable » d'après l'auteur (Merle 1972 : II), est celle de sa possibilité humaine : ce sont les nombreux hommes du Troisième Reich qui ont assassiné, en masse et avec beaucoup de méthode, leurs semblables. Le but que s'est fixé l'auteur est alors de décrire un de ces hommes coupables, de procéder donc à une mise en scène littéraire de son vécu pour essayer de le comprendre.

Le livre propose une autobiographie fictive⁶ du commandant du plus large camp d'extermination, anticipant ainsi « l'ère du bourreau ». À cheval entre histoire et fiction, il défie une autre limite de plus, à savoir le dispositif narratif. Écrite à la première personne, ce n'est pas toutefois une narration autobiographique selon la grille de Philippe Lejeune (1975). Il y a un double « je » derrière lequel se trouve le protagoniste-narrateur, mais aussi l'auteur. Merle fait semblant de donner la parole à Lang mais court-circuite en fait le niveau de la narration pour orienter le discours en fonction de son objectif. Merle annonce dans la préface qu'il considère le compte rendu du psychologue Gilbert « infiniment plus révélateur » que les notes autobiographiques rédigées en Pologne et qui sont le résultat d'une écriture d'apologie : « Il y a une différence entre coucher sur le papier ses souvenirs en les arrangeant et être interrogé par un psychologue [...] » (Merle 1972 : II). Il ne donne pas la possibilité à son personnage de développer des stratégies rhétoriques pour embellir son image, et le double « je » dans le récit permet de dévoiler la « véritable » personnalité du commandant⁷.

Allemagne en 1958 et traduit en plusieurs langues : en 1959 paraissent les premières traductions française et anglaise.

6 Le roman autobiographique fictif ou l'autobiographie fictive apparaît comme une forme hybride et comme une transgression puisque ce texte relève de la vérité et de la fiction, et fausse chacune des deux identités génériques. Rappelons que pour Lejeune, l'autobiographie fictive est un récit à la première personne où le narrateur-personnage est un héros fictif : il ne s'agit donc pas de l'auteur. (Melić 2023 : 85).

7 Sur le dispositif narratif dans le roman, voir Amossy (2001), Bouju (2006), Wattel (2016), Teklik (2011), Badiola Dorronsoro (2015).

LA BANALITÉ DU MAL

Merle retient la thèse de la banalité du mal, telle qu'elle a été développée par la suite par Hannah Arendt pour brosser le portrait de son bourreau, mais affirme d'emblée son refus de dépeindre les nazis et leurs collaborateurs comme des monstres. Merle donne une consigne de lecture en déclarant dans la préface :

Qu'on ne s'y trompe pas : Rudolf Lang n'était pas un sadique [...] Il y a eu sous le Nazisme des centaines, des milliers, de Rudolf Lang, moraux à l'intérieur de l'immoralité, consciencieux sans conscience, petits cadres que leur sérieux et leurs « mérites » portaient aux plus hauts emplois. Tout ce que Rudolf fit, il le fit non par méchanceté, mais au nom de l'impératif catégorique, par fidélité au chef, par soumission à l'ordre, par respect pour l'état. Bref, en homme de devoir : et c'est en cela justement qu'il est monstrueux. (Merle 1972 : III)

Il suggère que son principal protagoniste s'est laissé entraîner dans des situations qu'il ne comprenait pas et, d'autre part, qu'il mesurait mal la portée de ses actions. Autrement dit, sa carrière au sein de la SS ou de la Gestapo ne serait pas le reflet d'un choix calculé, mais du travail ordinaire d'un fonctionnaire zélé et soumis aux ordres.

Une série d'études, démontrant la capacité de personnes ordinaires à commettre des actes monstrueux, a ensuite corroboré et approfondi, la thèse de la banalité du mal telle qu'elle avait été d'abord énoncée par Arendt dans son essai *Eichmann à Jérusalem*. Parmi les plus connues, on retient celles de Stanley Milgram, de Philip Zimbardo et de Christopher Browning.

Dans son ouvrage le socio-psychologue Stanley Milgram (1974) démontre qu'une majorité de la population – à savoir pratiquement deux tiers des personnes qui ont pris part à l'expérience – est prête à torturer si elle est soumise à une autorité quelconque. En 1971, Philip Zimbardo (1973) approfondit les travaux de Milgram en menant une expérience sur la soumission à l'autorité dans une prison recréée pour l'occasion à l'Université Stanford. Il y analyse les réactions de participants endossant le rôle de gardien ou de détenu. L'expérience tourne toutefois court car les étudiants revêtant le costume du gardien se métamorphosent en véritables bourreaux. L'univers carcéral de l'expérience de Stanford permet de mieux se projeter dans l'univers concentrationnaire et de comprendre comment des hommes apparemment ordinaires sont devenus des bourreaux dans l'Allemagne nazie. Milgram et Zimbardo ont voulu vérifier la véracité de la banalité du mal exposée par Arendt ; le premier en démontrant que la soumission à l'autorité pousse des hommes ordinaires à infliger des tortures à ses semblables et le second en établissant que le contexte y est aussi un facteur déterminant. Ils ont ensuite été relayés par des historiens et, principalement, par Christopher Browning (1994) qui a étudié la composition et les agissements du 101^e bataillon de réserve de la police allemande déployé en Pologne et dont les hommes ont directement assassiné près de 38 000 Juifs et indirectement 45 200 autres (en les arrêtant et les déportant vers le camp d'extermination de Treblinka). Il a révélé que seulement 10% à 20% des hommes du bataillon n'avaient pas pris part aux massacres alors que leur

commandant leur avait donné la possibilité de se mettre en retrait sans aucune conséquence. Les recherches de Browning ont montré que les hommes qui composaient ce bataillon n'étaient ni fanatiques, ni sadiques mais bien ordinaires. D'autres chercheurs ont rejeté la thèse de la banalité du mal, comme l'historien Daniel Goldhagen (1997) qui s'est penché, lui aussi, sur les agissements du 101^e bataillon de réserve de la police allemande. Il a refusé l'idée selon laquelle n'importe quel groupe d'hommes aurait pu participer à ces massacres et cherché une explication dans la spécificité des victimes (juives) et des bourreaux (antisémites) – dans l'antisémitisme séculaire allemand. Il va jusqu'à affirmer que les massacres allemands des Juifs étaient l'essence de la germanité. Penser que les Nazis et leurs collaborateurs étaient sadiques est plus facile que de penser son contraire et permet d'éviter la question : « Et moi, qu'aurais-je fait à leur place ? ⁸»

LE MÉCANISME DE LA MONSTRUOSITÉ

Le roman comporte deux parties comme il l'a été déjà mentionné – la jeunesse, et ensuite, le développement d'un bourreau et le processus de formation du camp d'extermination. C'est aussi la ligne que nous allons suivre dans notre analyse de Lang comme bourreau bureaucratique.

a) La jeunesse et la formation

Robert Merle n'a aucun intérêt à prendre la défense de son protagoniste et refuse de dépeindre les nazis et leurs collaborateurs comme des monstres. Plusieurs raisons y sont envisagées : le besoin de comprendre ces hommes dont les idées et les actions semblent justement incompréhensibles, de dénoncer ceux qui participèrent aux atrocités de la Seconde Guerre mondiale et d'empêcher cette mémoire de s'estomper.

Merle vise à montrer comment l'Allemagne du XX^e siècle a pu engendrer une entreprise de génocide, et, plus particulièrement, un homme dont le comportement est jugé comme monstrueux, c'est-à-dire, hors de la nature. À l'intérieur de son système de références – l'ensemble des valeurs de la culture qu'il a acceptée et dont il est le produit – Lang n'est pas un monstre. En fait, il se distingue par une rigueur morale exceptionnelle et un dévouement absolu à des principes stricts qui déterminent le caractère monstrueux de sa conduite. C'est son père qui lui donne un exemple d'autorité despotique, d'austérité et de vertu fanatique. Une tradition militaire familiale impose une discipline stricte selon le schéma de l'ordre donné et de son exécution, une obéissance absolue et une forme de puritanisme catholique. Il forme ainsi ses enfants dans une religion où la haine du mal remplace l'amour du bien. Cette éducation le prédispose à la violence et à un dévouement à la force et à l'autorité, voire au fanatisme. Certains événements vont diriger Rudolf, le plus important étant probablement la perte de la foi. À partir de là, son fanatisme peut être mis au service de n'importe quelle cause. Son respect de l'autorité et son culte du devoir restent intacts; la rencontre avec le capitaine de cuirassiers Gunther

8 Voir Bayard (2013).

lui permet de cristalliser ses aspirations et de fonder son système de valeurs sur de nouveaux idéaux. Patriote et anticlérical convaincu, celui-ci enseigne à Lang la formule suivante : « *Meine Kirche heisst Deutschland!* » (Merle 1972 : 72). Son patriotisme devient un la valeur suprême d'un nationalisme militant : « Il n'y a qu'un péché, Rudolf, écoute-moi bien. *C'est de ne pas être un bon Allemand.* »⁹ (Merle 1972 : 67).

Sa participation à la répression d'un village arabe dissident par l'armée turque représente son initiation aux atrocités et au mal. Il assiste à la pendaison de civils, et assure la garde d'une communauté arabe pendant que les Turcs y exterminent hommes, femmes et enfants. L'interprète turc Suleiman en profite pour lui donner une leçon de philosophie orientale : « Si tu es piqué par une puce, est-ce que tu ne les tues pas toutes? » (Merle 1972 :113) Il ne reproche pas la violence car son éducation l'y a prédisposé et il y trouve la réalisation de son être. Dans l'Allemagne de l'après-guerre, humiliée et secouée par des troubles économiques et sociaux, il se trouve étranger dans sa famille et inadapté à la vie civile. Il tente de se suicider, mais est sauvé au dernier moment par un de ses camarades qui lui fait découvrir le parti et l'idéologie national-socialiste. Lang trouve en effet dans le parti nazi le cadre physique de type militaire dont il a besoin, ainsi qu'une cause à laquelle se dévouer, une austérité morale et un ennemi à combattre : le Juif. Dans l'organe officiel du parti, le *Voelkischer Beobachter*, il voit une caricature représentant le Juif international en train d'étrangler l'Allemagne. Il y reconnaît l'image du diable que son père avait affichée sur la porte des cabinets à la maison. Il a trouvé son ennemi.

b) Un fonctionnaire zélé et modèle

Pour l'Allemagne et contre l'entente internationale juive, il va désormais faire une carrière dans le parti, puis dans les SS. Déjà au moment de son inscription au Parti en 1922, Lang apparaît confiant : « J'éprouvai un profond sentiment de paix. J'avais trouvé ma route. Elle s'étendait devant moi, droite et claire. » (Merle 1972 : 173) Après la prise de pouvoir d'Hitler, on lui confie, en raison de son expérience de la vie de prison et de ses talents d'organisation, un poste dans l'administration au camp de concentration de Dachau. Sa carrière progresse au rythme de promotions rapides. Sa rigueur morale et sa fidélité aveugle pour le parti font de lui un instrument idéal dans la réalisation des buts du régime nazi. Il fait ainsi preuve d'une confiance inébranlable en son propre avenir professionnel et celui de sa famille Dachau :

Le 13 septembre 1936, deux ans à peine après mon arrivée au KL, j'eus la joie d'être nommé *Untersturmführer*. À partir de cette date, mes promotions se succédèrent rapidement. En octobre 1938, je fus promu¹⁰ *Obersturmführer*, et en janvier 1939, *Hauptsturmführer*. Pour moi-même et pour les miens, je pouvais désormais envisager l'avenir avec confiance. (Merle 1972 : 233-234)

Il n'est pas encore bourreau à ce moment-là, mais se laisse emporter par l'idéologie nazie par l'intermédiaire du *Reichsführer Himmler*. Celui-ci, par sa

9 En italique dans le texte.

10 Promus est écrit ainsi dans le texte.

pression, lui ôte toute responsabilité morale par rapport au génocide qui se met en place. C'est ainsi qu'au début de la guerre, au lieu de l'envoyer au front pour lequel il s'est porté volontaire, on lui confie l'aménagement du nouveau camp de concentration à Auschwitz :

[...] je reçus du Reichsführer SS l'ordre de me rendre en Pologne, et de transformer un ancien casernement d'artilleurs polonais en camp de concentration. Ce nouveau KL devait s'appeler Auschwitz du nom du bourg le plus proche. [...] L'air était fade, imprégné d'une odeur pourrie de marécage. Un silence total régnait. L'horizon s'étendait, pour ainsi dire, au ras du sol. Il formait une ligne noire, à peine coupée, ça, et là, par quelques bouquets d'arbres. Malgré la saison, le ciel était bas et pluvieux, et au-dessus de l'horizon, s'étirait une ligne grise de nuages. Si loin que la vue portait, il n'y avait pas une seule ondulation de terrain. Tout était plat, désert, immense. Je revins sur mes pas, et je me sentis heureux de remonter en auto. (Merle 1972 : 236)

Malgré les difficultés matérielles et les délais extrêmement courts qui lui sont imposés, il accomplit des exploits à force d'ingéniosité et de travail acharné. Il doit imposer une discipline et un rythme de travail écrasant, et les vies humaines perdent de leur importance :

Je m'installai à demeure sur le chantier, je ne laissai pas une minute de répit à mon état-major, je fis travailler les détenus jour et nuit. La mortalité, parmi ceux-ci, s'éleva à un taux effrayant, mais cela, fort heureusement, n'entraîna aucun inconvénient pour nous, parce que de nouveaux transports comblaient automatiquement les vides. (Merle 1972 : 238)

La violence est un moyen d'accomplir le devoir sans qu'il soit forcément un homme violent. Lang n'apprécie pas la violence, il est bureaucrate dans son travail : seuls lui importent les chiffres et les moyens pratiques d'accomplir une tâche selon les règles. Il excelle tellement que c'est lui qu'on désigne pour réaliser la solution définitive du problème juif en Europe. Désormais, les difficultés auxquelles il doit faire face ne sont plus que purement techniques qu'il entreprend de surmonter. Après un stage à Treblinka, il installe une station expérimentale, des fausses douches dans les chambres à gaz et adopte un désinfectant à bon marché pour produire le gaz toxique. Il conçoit des grandes installations, avec des ascenseurs pour le transport des corps, des grandes salles souterraines, des services de récupération (dents en or, alliances, vêtements, cheveux, etc) et doit résoudre le problème de la disposition des cadavres. C'est à la suite d'un autre stage dans le centre expérimental de Chulmhof qu'il décide d'adopter l'usage des fours crématoires. Il accomplit froidement son devoir de fonctionnaire scrupuleux : « Pour moi, la question est claire. On me confie une tâche, et mon devoir est de le faire bien, et à fond. » (Merle 1972 :148)

Rudolf Lang est donc un fonctionnaire zélé ; c'est un fonctionnaire ambitieux qui voit l'extermination des Juifs comme un problème logistique à résoudre. Lorsqu'il tente d'améliorer le système concentrationnaire et de résoudre les problèmes techniques et matériels, il ne semble pas réaliser qu'il est en train de perfectionner le processus d'extermination. Il est ainsi fier d'avoir réussi à relever le défi auquel il avait été confronté ; il est satisfait

d'avoir pu trouver une solution à un problème qui lui avait l'abord paru « techniquement impossible » (Merle 1972 : 252) :

Ainsi peu à peu, l'idée prenait corps dans mon esprit, avec une précision grisante, l'une gigantesque installation industrielle, directement desservie par le rail, et dont les superstructures, s'élevant sur l'immenses salles souterraines, comprendraient des cantines pour le personnel, des cuisines, des dortoirs, des Beutekammer, ainsi que des salles de dissection et l'études pour les savants nationaux-socialistes. (Merle 1972 : 274)

Lang accepte la « tâche historique » que lui propose Himmler et qui lui inspire un sentiment de fierté. Parfait stéréotype du nazi docile, il est choisi pour son « talent d'organisateur » (Merle 1972 : 244). C'est Himmler en personne qui, dans son discours aux cavaliers SS en 1934, assimile l'honneur SS à l'obéissance : « Désormais, par conséquent, tout était parfaitement simple et clair, conclut Lang. On n'avait plus de cas de conscience à se poser. Il suffisait seulement d'être fidèle, c'est-à-dire d'obéir. » (Merle 1972 : 224) Pour Lang, la valeur suprême demeure l'obéissance aux ordres :

Notre devoir, notre unique devoir était d'obéir. Et grâce à cette obéissance absolue, consentie dans le véritable esprit du Corps noir, nous étions sûr de ne plus jamais nous tromper, d'être toujours dans le droit chemin, de servir inébranlablement, dans les bons et mauvais jours, le principe éternel : L'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout. (Merle 1972 : 224)

L'obsession du devoir et l'obéissance aux ordres caractérisent le narrateur du début à la fin du récit. Ainsi, il n'est pas poussé à l'action par une haine du Juif, mais par une obéissance absolue au système dans lequel il fonctionne. Même lors de son procès, Lang affirme qu'« il ne [lui] est jamais venu à l'esprit de désobéir aux ordres. » (Merle 1972 : 368). Comme ses actes correspondent aux ordres qu'on lui a donnés, Lang ne se pose même pas la question de savoir s'ils sont justes ou non.

L'extermination des populations juives n'est pas vraiment ce qui le motive, c'est plutôt de voir la réalisation de son projet et d'être parvenu à honorer un contrat qui lui paraissait irréalisable. Il est un rouage inconscient de l'immense machine l'extermination du Troisième Reich. Cela dit, si l'on parle de responsabilité, son argument de faire que son devoir ne tient pas puisque c'est lui qui a bâti Auschwitz et qu'il voyait bien arriver tous les jours dans le camp qu'il dirigeait des milliers d'êtres humains envoyés à la mort. Il sait forcément en quoi consiste sa mission et quelle était la politique d'extermination. Cette notion de non-responsabilité est reprise avec son subordonné, Setzler, qui cherche une solution pour se débarrasser des cadavres du futur camp d'Auschwitz et qui est satisfait quand son supérieur loue ses ardeurs et son zèle. Pourtant, ce même homme se suicide peu après. Quand le camp et le processus d'extermination n'en sont qu'à leurs débuts, le SS Setzler ne se rend pas vraiment compte de la finalité de sa mission qui n'est pourtant pas taboue puisqu'il en parle régulièrement avec Lang. Cependant, les euphémismes employés par les nazis pour se référer au génocide juif et déshumaniser les victimes font leur

effet sur lui : les déportés deviennent de simples unités à traiter¹¹. Une fois que les populations juives sont acheminées à Auschwitz pour y être gazées, Setzler prend conscience de la signification de son travail. Autrement dit, la notion de massacre était restée abstraite jusqu'à ce que l'arrivée des victimes la rende concrète et c'est pour cela qu'il ne supporte plus d'y participer : « Je me tue, parce que je ne peux plus supporter cette abominable odeur de chair brûlée. » (Merle 1972 : 324).

La banalité du mal s'installe à partir du moment où les protagonistes se mettent à voir leurs victimes comme des unités à traiter. On voit d'ailleurs dans les divers romans que nombre de protagonistes cherchent à se distancer de la finalité de leur devoir – l'extermination des prisonniers. Quand Lang fait remarquer à Wulfslang qu'il est techniquement impossible d'exterminer 500 000 prisonniers en six mois – comme il le lui a été demandé – Wulfslang répond :

C'est à vous, et à vous seul qu'incombe le côté technique de la tâche. Je n'ai pas à connaître cet aspect de la question [...] Vous devez comprendre que je n'ai rien à voir avec le côté pratique de la chose. Je vous prierai donc à l'avenir de ne pas m'en parler, même par allusion. Les chiffres, seuls, sont de mon ressort [...] Mon rôle est purement statistique. (Merle 1972 : 252)

Wulfslang, qui est haut placé dans la hiérarchie nazie – il est chargé de recueillir et d'additionner les chiffres des victimes des différents camps de concentration –, refuse même de nommer le génocide. Le massacre des Juifs devient « la tâche », « la question » ou « la chose » car il peut ainsi prétendre ne pas savoir afin de se dédouaner de ses responsabilités.

c) Le choix/ l'absence de choix

Merle s'efforce à faire apparaître le commandant d'Auschwitz comme un homme sans pensée autonome et insiste sur son obéissance aux ordres. La question du choix de carrière au sein de la SS est posée à multiples reprises dans le roman et le lecteur peut comprendre que Lang n'y a pas été forcé. Lang est un nationaliste convaincu et sa carrière ne correspond pas à un choix politique. Il a choisi lui-même son transfert à Dachau. Himmler lui dit clairement qu'il ne doit pas considérer son offre de poste dans l'administration du camp « comme un ordre, mais seulement une proposition » et qu'il lui « appartient de l'accepter ou de la refuser » (Merle 1972 : 227). Une conversation entre Lang et sa femme confirme que le choix est réel puisque quand Elsie lui demande : « Est-ce que le Reichsführer t'en voudra, si tu dis non ? », le SS rétorque : « Certainement pas. Quand un chef laisse le choix à un soldat, il ne peut pas lui en vouloir de sa décision. » (Merle 1972 : 229)

Le choix s'arrête vraiment après la décision initiale de rejoindre les SS. Les mutations se font sans l'avis de Lang qui ne contrôle plus la direction de sa carrière car, au fur et à mesure que la guerre progresse, les propositions

11 Au procès de Nuremberg, le Lieutenant-Colonel américain interroge Lang et s'indigne : « Comment avez-vous pu?... C'est monstrueux... [...] Vous comprenez, je pensais aux Juifs en termes d'unités, jamais en termes d'êtres humains. Je me concentrais sur le côté technique de ma tâche. » (Merle 1972 : 363)

deviennent des ordres. Ainsi, Lang reçoit l'ordre de se rendre en Pologne pour transformer une ancienne caserne en futur camp de concentration (Merle 1972 : 235) et quand il cherche à échapper au système concentrationnaire en demandant à partir sur le front russe, le Reichsführer s'y oppose car il estime que sa présence à Auschwitz est indispensable. Si pour sa femme, cette mutation signifie surtout qu'il ne sera pas envoyé au front, il se met en colère car il se sait bourreau en devenir. Il est par la suite "effaré" quand Himmler lui impose de mettre en place "la solution finale" à Auschwitz : « Le Führer », dit [le Reichsführer] l'une voix nette, "a ordonné la solution définitive du problème juif en Europe [...] Vous avez été choisi pour exécuter cette tâche [...] » (Merle 1972 : 243)

Si l'évolution de la carrière de Lang est contrôlée et décidée à son insu par ses supérieurs hiérarchiques, c'est aussi la peur qui dicte son parcours professionnel. Ainsi, il s'investit entièrement dans la construction du camp par crainte de subir de terribles représailles s'il ne parvient pas à respecter le délai imposé par Himmler : « Le Reichsführer punissait, ou même exécutait des SS pour de si petites fautes que je n'avais guère l'illusions sur le sort qui m'attendrait, si le barrage n'était pas terminé au jour dit. » (Merle 1972 : 238) Lang réaffirme qu'il n'avait pas le choix de participer ou non à la solution finale : « J'appris [...] que, selon l'ordre formel du Reichsführer, tout chef SS qui aurait, volontairement ou involontairement, ralenti, si peu que ce fût, le programme d'extermination, serait passé par les armes. » (Merle 1972 : 332) Une fois sa carrière entamée au sein de la SS, Lang sous-entend qu'il devait tuer pour ne pas se faire tuer.

On pourrait croire que l'objectif de Robert Merle est de justifier Rudolf Lang: Merle explique le phénomène Rudolf Lang, il ne le justifie pas. Une fois établi qu'il n'est pas question d'un monstre, Merle pose la question de la responsabilité. Merle annonce cette question par le biais de la femme de Lang, Elsie, qui découvre par accident la nature des activités de son mari. Choquée et indignée, elle affirme qu'il est responsable et rejette la justification de Lang : « Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi ! Tout ce que je fais dans le camp, je le fais par ordre! Je n'en suis pas responsable! ». Sa réponse est simple : « C'est toi qui le fais. » (Merle 1972 : 342).

La responsabilité est un concept qui n'existe que dans le cadre d'une société a un sens fonctionnel : chaque homme est responsable parce qu'il vit dans une société. Être homme, c'est être responsable, et donc, Lang est responsable. Il est aveuglément soumis à l'autorité. Le fait qu'il obéit à des ordres ne change rien, car il est responsable de ses propres actes et il ne peut les rejeter. Obéir, c'est aussi choisir de ne pas réfléchir et de ne pas refuser et donc, assumer la responsabilité. Agir, c'est effectuer un choix, et par conséquent, cela veut dire s'engager. Or, ce choix, Lang l'a fait, en acceptant d'agir conformément aux ordres qui lui ont été donnés. Il est responsable car il refuse de décider lui-même de ses actes, et c'est ce qui a fait de lui un monstre, un bourreau bureaucratique. Il est responsable de tout ce qu'il a fait comme de tout ce qu'il n'a pas fait, mais il n'est pas le seul responsable. Tous ceux qui ont partagé sa tâche sont responsables pour

les mêmes raisons. Si on juge nécessaire d'exterminer les Juifs, leur élimination devient un problème matériel et technique. Il n'y a pas de différence, sur un plan moral, entre tuer un Juif et tuer un million de Juifs :

À un moment donné, le procureur s'écria : « Vous avez tué trois millions et demi de personnes ! » Je réclamai la parole et je dis : « Je vous demande pardon, je n'en ai tué que deux millions et demi. » Il y eut alors des murmures dans la salle et le procureur s'écria que je devrais avoir honte de mon cynisme. Je n'avais rien fait d'autre, pourtant, que rectifier un chiffre inexact. (Merle 1972 : 365-366)

Il ne prend pas conscience de l'immoralité de ses crimes et reste un bourreau. Les termes qu'emploie Robert Merle pour décrire le travail de Lang démontrent à la fois le caractère bureaucratique du personnage et le processus de détachement du bourreau.

Conclusion : un bourreau bureaucratique

Dans *La Mort est mon métier*, Robert Merle adopte le point de vue du bourreau nazi. Son narrateur, développé à partir du véritable commandant l'Auschwitz, Rudolf Hoess, est dominé par la nécessité absolue d'obéir aux ordres. Soumis à l'autorité paternelle, le jeune Rudolf apprend rapidement à respecter l'autorité et à obéir aux ordres. Ces valeurs, renforcé par deux autres figures paternelles, le Rittmeister Gunther et Seibert, lui permettent de participer dans la mise à mort de millions de victimes du nazisme. Son sens du devoir, acquis à travers son adulation de ces trois figures paternelles, lui permet l'accomplir ce qu'on lui demande sans même songer aux implications morales ou éthiques de ses actes. Dans ce récit raconté à la première personne, le narrateur incarne la banalité du mal dans son sens le plus strict. Il est dénué des sentiments et d'empathie et respecte à la lettre le règlement sans s'inquiéter de la teneur morale de ses agissements. Sa foi absolue dans le nazisme le mène à choisir de participer dans une opération meurtrière alors qu'il aurait préféré se battre sur le front en véritable soldat. Rudolf Lang est un bourreau malgré lui car son obéissance aveugle et l'absence de jugement moral font de lui un représentant de tous les Nazis qui ont participé dans la mise en place de la Solution finale sans jamais questionner le bien-fondé d'un tel projet. Le bourreau bureaucratique ne réfléchit pas, ne questionne pas, ne pense pas : il agit, faisant preuve ainsi d'une inhumanité, et se dégage de toute responsabilité. Pour un tel bourreau, la violence n'est pas vue en tant qu'elle car elle est absente. Un bourreau bureaucratique se concentre sur les problèmes techniques comme l'organisation des trains, le gazage en masse, la disposition des corps, etc. Rudolf Lang en est l'incarnation littéraire et en ce sens, *La mort est mon métier* représente un tournant majeur dans le traitement littéraire du bourreau et du génocide.

BIBLIOGRAPHIE

- Amis 2015 : M. Amis, *La zone d'intérêt*, Paris : Calmann-Lévy.
- Amossy 2001: R. Amossy, Images de soi, images de l'autre dans l'interaction (auto) biographique: *la Mort est mon métier* de Robert Merle, *Revue des sciences humaines*, 263 (juillet-septembre), 161-182.
- Arendt 1997 [1991]: H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem Rapport sur la banalité du mal*, Paris : Gallimard, Folio.
- Bayard 2013: P. Bayard, *Aurais-je été résistant ou bourreau?*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Badiola Dorronsoro 2015 : M. Badiola Dorronsoro, Parole et silence pour l'expression de l'éthique dans *La mort est mon métier* de Robert Merle, *Cédille*, 5, 44-64.
- Bouju 2006: E. Bouju, *La transcription de l'histoire. Essai sur le roman européen de la fin du XX^e siècle*, Rennes : Presses Universitaire de Rennes.
- Browning 1994: C. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution Finale en Pologne*, Paris: Les Belles Lettres.
- Campion 2010: P. Campion, *Les Bienveillantes*. Jonathan Littell et les raisons de la littérature, *Littérature*, 159, 64-77.
- Giles 2021: D. Giles, Understand That Nazis Were Not Monsters or What Happened Once Will Happen Again. <https://doi.org/10.20935/AL499>. 23.03.2024.
- Goldhagen 1997 : D.J. Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler, les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Paris: Seuil.
- Harding 2014: T. Harding, *Hanns et Rudolf*, Paris: Flammarion.
- Hilberg 2001: R. Hilberg, *Zločinci žrtve posmatrači Jevrejska katastrofa 1933-1945*, Beograd: Samizdat FreeB92.
- Hoess : R. Hoess, Déclaration de Rudolf Hoess au procès de Nuremberg, URL : <https://clio-texte.clionautes.org/rudolf-hoess-commandant-auschwitz-parle.htm>. 17.03.2024.
- Hoess 2005: R. Hoess, *Le Commandant d'Auschwitz parle*, Préface et postface de Geneviève Decrop, Paris: La Découverte.
- Kuon 2010: P. Kuon, Relire Merle après Littell ou comment faire parler l'assassin, in : Vincent Broqua (ed.), *L'épuisement du biographique*, Cambridge : Cambridge Scholars, 174-189.
- Lacoste 2010: C. Lacoste, *Séductions du bourreau*, Paris: Presses Universitaires de France.
- Lejeune 1975 : P. Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris : Seuil.
- Levi 1987 : P. Levi, *Si c'est un homme*, Paris : Julliard/Pockett.
- Melić 2023: K. Melić, *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar : entre autobiographie fictive et écriture de l'histoire, *Nasleđe*, 54, 79-88.
- Merle 1972 : R. Merle, *La mort est mon métier*, Paris : Gallimard/Folio.
- Milgram 1974: S. Milgram, *Soumission à l'autorité : un point de vue expérimental*, Paris: Calmann-Lévy.
- Rouso 1990 : H. Rouso, *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris : Seuil.
- Sapiro 1999: G. Sapiro, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris: Fayard.
- Teklik 2011: J. Teklik, La fictionnalisation de l'expérience fictionnaire autour de *La mort est mon métier* de Robert Merle in : Zbigniew Prychodniak, Gisèle Seginger (éds.), *Fiction et histoire*, Strasbourg: Presses Universitaires de Strasbourg, 117-126.

- Tusseau 1997: J.-P. Tusseau, Robert Merle : homme de tolérance, écrivain rigoureux. *Nuit blanche*, (67), 38–44.
- Wattel 2016: A. Wattel *La mort est mon métier* l'œuvre à contre-courant, *Tsafon*, 72, 15-34.
- Wievorka 2002: A. Wievorka, *L'Ère du témoin*, Paris: Hachette Littérature.
- Zimbardo 1973: P. Zimbardo, On the Ethics of Intervention in Human Psychological Research: With Special Reference to the Stanford Prison Experiment, *Cognition*, 2:2, 243-256.

Катарина В. Мелић

**ОД ОБИЧНОГ ЧОВЕКА ДО ЗЛОЧИНЦА:
СМРТ ЈЕ МОЈ ЗАНАТ РОБЕРА МЕРЛА**

Резиме

Дати реч нацистичком злочинцу било је ретко у књижевности. Пре Џонатана Литела, Лорана Бинеа, Робер Мерл је објавио 1952. године, усред периода колективне амнезије у Француској, роман *Смрти је мој занат* који је означен као политички неподобан из два разлога: довео је у питање главне „забране” – писање поезије после Аушвица, фикционализација логора и представљање наратива не преживелих сведока, већ наратива злочинаца. Овај рад је имао за циљ да анализира начин на који Робер Мерл даје глас нацистичком злочинцу, Рудолфу Хесу/Рудолфу Лангу, команданту концентрационог логора Аушвиц. У свом портрету злочинца Мерл антиципира концепт Хане Арент о „баналности зла”. Његова представа злочинца не одговара стереотипу монструозног и демонског СС-а: у нашој анализи смо видели да у фиктивној аутобиографији Рудолфа Хеса Робер Мерл се одлучује за тачку гледишта злочинца и даје контрапример: портрет баналног, амбициозног и одговорног партијског човека, лишеног осећања и емпатије, који се пење на лествици нацистичке партије да би постао један од архитеката „коначног решења јеврејског питања” а да се никада не запита о моралности свог деловања.

Кључне речи: злочинац, баналност зла, нацизам, *Зона интереса*, *Смрти је мој занат*, Робер Мерл, Рудолф Хес, Аушвиц, финално решење, одговорност

Примљен: 20. април 2024.

Прихваћен: 10. јун 2024.